

Le portrait de Lady Tyrell par Jean-Etienne Liotard

Autor(en): **Schwok-Bionda, Claire-Lise**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Kunst + Architektur in der Schweiz = Art + architecture en Suisse = Arte + architettura in Svizzera**

Band (Jahr): **45 (1994)**

Heft 2: **Deliciae Bernenses**

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-393989>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le portrait de Lady Tyrell par Jean-Etienne Liotard

Parmi les quelque soixante-dix œuvres de Jean-Etienne Liotard appartenant au Musée d'art et d'histoire de Genève (dont la majorité est composée de pastels et de dessins), le portrait de Lady Tyrell exécuté à Constantinople mérite le plus grand intérêt du public.

Acquis à Londres en 1991 au cours d'une vente chez Christie's, ce pastel de petites dimensions (62,5×46,7 cm) représente l'épouse du consul anglais Lord Tyrell, alors en poste à Constantinople. Genevoise de naissance, Jeanne-Elisabeth Tyrell était la fille de Jean de Sellon, un important négociant de la cité de Calvin, originaire de Nîmes et réfugié à Genève lors de la Révocation de l'Edit de Nantes. Il semble que Lady Tyrell commanda elle-même le pastel à son compatriote. A sa mort, le portrait passa par héritage dans la famille de Sellon et resta à Genève jusqu'au moment de la vente. Non daté, le pastel dont il existe une réplique au Rijksmuseum d'Amsterdam a probablement été exécuté entre 1738 et 1742, alors que Liotard séjournait sur les rives de l'antique Byzance.

Artiste cosmopolite, Liotard travaille tout au long de sa carrière dans les grandes métropoles européennes, exécutant notamment les portraits de nobles français, anglais, autrichiens et hollandais. Bien que Genevois de naissance, ce fils d'émigrés huguenots passa la majeure partie de sa vie à l'étranger. Après avoir reçu une formation chez un miniaturiste local, Daniel Gardelle, il séjourne à Paris dès 1723 pendant plus d'une dizaine d'années (1723–1736), fréquentant l'atelier d'un miniaturiste et graveur alors renommé, Jean-Baptiste Massé. Il se rend ensuite à Rome où, en 1736, il rencontre William Ponsonby, futur Lord Bessborough, qui l'emmènera plus tard dans son périple levantin, suivi de quelques doctes compagnons.

C'est à cette même époque que Liotard se représente dans l'autoportrait dit «de Florence» (Genève, Musée d'art et d'histoire, 1737, pastel sur papier collé sur panneau, 37,5×25 cm), peint, comme nous l'indique l'inscription figurant au bas de l'image, dans la ville des Médicis. Tout au long de sa vie, rappelons-le, Liotard exécute plus d'une vingtaine d'autoportraits qui nous permettent aujourd'hui de mieux saisir son évolution. Ici, le jeune homme s'est représenté en buste,

le visage de trois quarts tourné vers le spectateur. Plus tard, le Genevois nous livrera une image de l'artiste dans son atelier (Genève, Musée d'art et d'histoire, pastel sur papier, 97×71 cm). Exécuté lors d'un séjour à Paris en 1749, le célèbre autoportrait à la barbe est une œuvre aux tonalités vives qui nous fait apprécier l'habileté du peintre: le dessin, net et précis, souligne avec fermeté les importantes masses de couleurs où le rouge, si intense, cotoie avec subtilité le bleu, si profond.

A la suite du séjour italien, Liotard se retrouve, en compagnie de Lord Bessborough, sur les rives du Bosphore après avoir pris notamment le temps de visiter Capri, Messine, Syracuse, Malte et quelques îles grecques. L'artiste passe cinq années à Constantinople (1738–1742). Ce séjour lui permet notamment d'assurer sa célébrité en honorant les commandes de prestigieux clients qui, pour la plupart, lui demandent d'exécuter leur portrait ainsi que ceux de membres de leurs familles.

Ainsi le fameux «Richard Pockocke» (1704–1765), célèbre archéologue et théologien anglais originaire de Southampton, grand voyageur et fin érudit. Très probablement antérieure au portrait de Lady Tyrell, cette peinture à l'huile (Genève, Musée d'art et d'histoire) de grandes dimensions (202,5×134 cm), dont on connaît un dessin préparatoire, semble avoir été exécutée vers la fin de l'année 1738. Contrairement à son habitude, l'artiste a représenté son modèle en pied, grandeur nature: adossé à un muret, le personnage domine la baie de la Corne d'Or; il tient un livre dans sa main droite, allusion évidente à son érudition.

Passionné par la vie qu'il mène à Constantinople, Liotard ne se lasse pas de dessiner, le plus fréquemment à la pierre noire et à la sanguine, les divers aspects, pris souvent sur le vif, des coutumes locales: les femmes notamment, trouvent une grande place dans ces œuvres qui, souvent, serviront plus tard de modèles à quelques pastels plus élaborés.

Le séjour levantin est également l'occasion de s'adonner à quelques fantaisies orientalisantes comme nous le montre l'œuvre représentant une «Femme turque et jeune fille sur des échasses» (Genève, Musée d'art et d'histoire, pastel sur parchemin, 71×53 cm), qui



Jean-Etienne Liotard, Portrait de Lady Tyrell, née Jeanne-Elisabeth Sellon, 1738–1742, Pastel sur parchemin, 62,2×46,7 cm. Genève, Musée d'art et d'histoire.

semble avoir été exécuté à la fin du séjour à Constantinople, autour de 1742–43, d'après un dessin effectué sur place.

L'artiste nous offre ici un double portrait d'une femme de la haute société et de sa servante, image qui, par l'aspect domestique de la scène ainsi que les liens établis entre les protagonistes, rejoint également la scène de genre. Habillées selon la mode turque, les deux femmes apparaissent devant une fontaine, la servante portant le nécessaire de toilette qui servira à sa maîtresse. Toutes les deux se déplacent sur de hautes socques afin de se protéger de l'hypocauste.

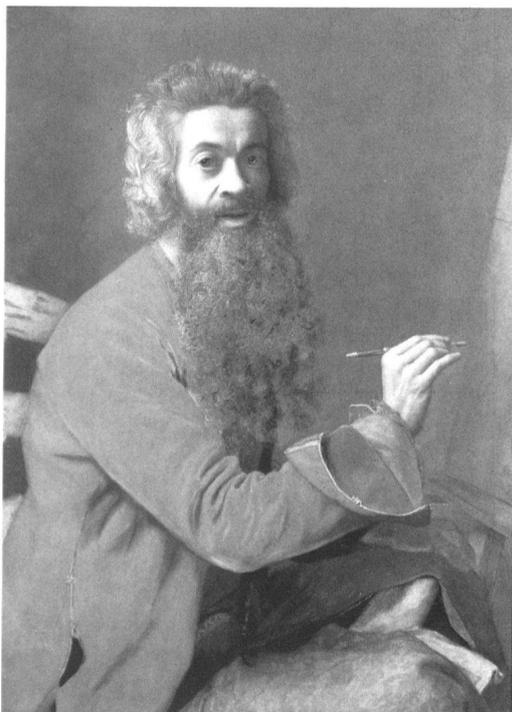
Dans cette œuvre, Liotard privilégie une ambiance lumineuse et claire où toutes les parties de la scène apparaissent en pleine lumière: aucun détail en effet qui ne se dévoile immé-

diatement au regard du spectateur. Selon son habitude, l'artiste traite avec un savoir-faire exemplaire les multiples détails des vêtements exécutés avec une extrême attention.

Très prisé, le thème de ce pastel sera repris maintes fois pendant la carrière de l'artiste qui fit notamment poser des femmes occidentales revêtues du costume local. Outre le pastel de Genève, nous connaissons au moins trois autres versions représentant ce sujet (Winterthur, Fondation Reinhart; Kansas City [Missouri], Nelson Atkins Museum; collection privée).

En regard de ces œuvres guidées par le goût orientaliste de l'artiste, Liotard s'applique à produire une œuvre bien plus classique qui le conduit à devenir le fameux «portraitiste turc». Par l'intermédiaire de Lord Bessbo-

Jean-Etienne Liotard, *Autoportrait*, 1749, pastel sur papier, 97×71 cm. Genève, Musée d'art et d'histoire.



rough, le peintre est en effet introduit auprès de personnalités influentes séjournant sur le Bosphore qui l'honorent de leurs prestigieuses commandes.

C'est dans ce contexte que l'artiste est amené à exécuter le portrait de sa compatriote, Lady Tyrell, née Jeanne-Elisabeth de Sellon. A plusieurs titres cette œuvre est importante, notamment pour la connaissance qu'elle apporte à propos de son auteur. Si l'on sait par les documents que l'activité principale de Liotard à Constantinople consistait à peindre les riches résidents étrangers, il ne subsiste toutefois aujourd'hui que fort peu d'œuvres de ce type (Renée Loche n'en recense qu'une dizaine). Ainsi, le portrait de Lady Tyrell nous apparaît-il comme un témoignage essentiel de la production artistique du maître genevois lors de son séjour levantin.

Présentée à mi-corps, la tête de trois quarts tournée vers la gauche, la jeune femme ne regarde pas le spectateur. Elle porte un éventail qu'elle n'a pas encore eu l'élégance d'ouvrir afin de jouer de la fraîcheur de l'air. Un châle noir est négligemment posé sur le bas de son bras droit. Le vêtement, une robe à lacets comme en portaient les Anglaises à cette époque, est fastueux: Liotard a rendu avec une grande finesse le décolleté, largement découvert, faisant ressortir la délicieuse peau blanche de son modèle ainsi que le magnifique collier de perles blanches, présentées sur deux rangs. Il a également porté beaucoup d'attention aux broderies, décorations qui agrémentent à merveille la douceur de cette peau si lisse. Avec quelle délicatesse aussi, il a réussi à détailler la coiffure de Lady Tyrell, recouverte d'un chapeau de dentelles posé sur

un fichu blanc, laissant apparaître de somptueuses boucles d'oreilles de perles.

Selon une habitude chère à l'artiste, le modèle est présenté sur un fond uni, ici de tonalité brune. Dans le «Traité des principes et des règles de la peinture», un texte rédigé à la fin de sa vie (1781) qui précise sa conception de la peinture, Liotard écrira à propos de la question du fond, qui «permet de détacher les objets», «... qu'il faut que dans la peinture», «les fonds clairs ou bruns soient peints unis et sans aucune épaisseur de la couleur»; et il ajoute: «car si elle est grossièrement appliquée, elle fait avancer le fond, qui paraît d'autant plus éloigné, qu'il est couché uni...» (règle VI). Ici, l'uniformité du fond conduit le spectateur à focaliser son attention sur la personne représentée: aucun élément de décor ne vient perturber ainsi son appréciation de l'œuvre. En revanche, le regard ne perd rien des détails du vêtement aux rubans d'un bleu délicieusement soutenu. L'expression de Lady Tyrell semble également nous interpeller: Liotard dépeint ici une femme au visage intelligent dont le regard pétille de malice. Dans toute sa jeunesse, à l'aube d'une proche maturité, la protagoniste est toutefois représentée sans concessions de la part de Liotard: les traits déjà marqués, le menton un peu empâté, révèlent en effet une femme qui ne brillait certes pas dans les salons que par l'unique aspect de sa première beauté. On reconnaît bien ici le fameux «peintre de la vérité». Comme le souligne à juste titre Renée Loche, il est intéressant d'observer le contraste créé entre l'aspect solide du personnage, ses traits marqués et la finesse ain-

Jean-Etienne Liotard, *Portrait de Richard Pococke*, vers 1738-1739, huile s. toile, 202,5×134 cm. Genève, Musée d'art et d'histoire.



si que l'élégance des tissus et des divers éléments décoratifs du somptueux vêtement de Lady Tyrell.

La technique du pastel, généralement appréciée par les artistes pour la liberté de la touche, rapide et comme poudrée, est utilisée ici afin de rendre avec précision et rigueur l'expression du modèle. La spontanéité qui caractérise par exemple l'œuvre d'une Rosalba Carriera (1675–1757), maîtresse en l'art du pastel, ou d'un Boucher, contemporain de Liotard, fait ici défaut à l'artiste genevois pour qui il n'y a, il convient de le souligner, «point de beauté sans vérité». Ainsi, face à cette conception de l'œuvre, le dessin connaît une place privilégiée dans l'élaboration de l'image. Dans le «Traité des principes et des règles de la peinture», l'artiste n'écrit-il pas que «le dessin est la juste ressemblance de toutes les formes que l'on voit dans la nature; aucune peinture ne peut être bonne sans le dessin... Le dessin doit être tracé net, sans être sec; ferme sans être dur ni raide; coulant, sans être mou; délicat et vrai sans être maniéré...». Plus loin, Liotard ajoute même qu'il faut peindre «nettement, proprement et uniment» (règle X). Dans le portrait de Lady Tyrell, c'est en effet la précision du dessin qui, au premier abord, frappe le spectateur, précision qui ajoute à la perfection du pastel.

Curieusement, le tracé de la réplique de l'œuvre genevoise, aujourd'hui conservée au Rijksmuseum d'Amsterdam (61×47 cm), paraît plus mou que celle de l'ancienne collection genevoise. Comme la plupart de ses contemporains, Liotard avait coutume d'exécuter des répliques d'œuvres qu'il considérait comme importantes ou qui lui étaient particulièrement chères, usage qui lui permettait de présenter ses œuvres à ses clients. Ainsi le pastel du musée hollandais resta dans sa propre collection jusqu'à sa mort. Ici, comme dans l'œuvre de Genève, l'artiste travaille les masses en grands aplats qui apparaissent dans une lumière éclatante, jouant agréablement des nuances du vêtement blanc, contrasté par les jolis rubans au bleu intense et soutenu, et de la peau, à la tonalité légèrement rosée. L'étude de cette œuvre montre toutefois une exécution plus rapide, moins minutieuse que celle du pastel genevois: le tracé du dessin ici si ferme, s'avère là plus léger et moins précis, la ligne plus molle et moins déterminée. En cela, l'expression du visage de Lady Tyrell paraît adoucie, certainement moins malicieuse, peut-être plus humaine.

Lorsque Liotard rentre en Europe, sa célébrité le suit dans les cours les plus prestigieuses: nobles et notables s'arrachent bientôt les faveurs de l'artiste. C'est ainsi que le peintre genevois est notamment amené à exécuter les portraits de Marie-Thérèse d'Autriche et



Jean-Etienne Liotard, *Femme turque et jeune fille sur des échasses*, 1742–43, pastel sur parchemin, 71×53 cm. Genève, Musée d'art et d'histoire.

de ses nombreux enfants ou celui du Maréchal de Saxe qui l'introduit à la cour française ou même de la duchesse de Wurtemberg. Reconnu également à Genève, il nous laissera, outre le souvenir de sa charmante compatriote Lady Tyrell-de Sellon rencontrée au hasard des chemins parcourus par un voyageur infatigable, le délicieux sourire d'une certaine dame d'Epinaï, immortalisée dans le magnifique pastel du Musée de Genève.

L'auteur, Claire-Lise Schwok-Bionda, docteur ès lettres de l'Université de Genève, est maître-assistante au Département d'histoire de l'art et de musicologie de la Faculté des Lettres de l'Université de Genève

Bibliographie sélective:

- AUGUSTE BOPPE, *Les peintres du Bosphore au XVIII^e siècle*, Paris, 1909. – ANNE DE HERDT, *Dessins de Liotard*, catalogue de l'exposition Genève, Musée d'art et d'histoire, 17 juillet–20 septembre 1992 et Paris, Musée du Louvre, 15 octobre–14 décembre 1992. – JEAN-ETIENNE LIOTARD: *Traité des principes et des règles de la peinture*, Minkoff Reprint, Genève, 1973. – RENÉE LOCHE, «Jean-Etienne Liotard», *Images du Musée d'art et d'histoire de Genève*, Genève, 1976. – RENÉE LOCHE, «Un nouveau Liotard pour Genève: le portrait de lady Tyrell», *Genava*, t. XXXIX, décembre 1991, pp. 183–188. – RENÉE LOCHE, «Une Genevoise à Constantinople: le portrait de lady Tyrell par Jean-Etienne Liotard», *Musées de Genève*, janvier–février 1992, n° 316, pp. 11–13. – RENÉE LOCHE et MARCEL RÖTHLISBERGER: *L'opera completa di Liotard*, Rizzoli Ed., Milano, 1978. – MARCEL RÖTHLISBERGER, «Un bijou royal de Liotard: les enfants de Louis XV», *L'Œil*, mars 1986, n° 368. – MARCEL RÖTHLISBERGER, «Des inédits de Liotard», *L'Œil*, juin 1988, n° 395. – JEAN-JACQUES DE SELLON, *Notice sur les objets d'art de toute nature qui se voient dans la campagne du comte de Sellon...*, Genève, 1837, p. 14.